La vie à l'alpage selon Marcel Golay

Extraits de : **Quelques bonnes vieilles histoires de la Vallée**, Editions le Pèlerin, 1990

Le troupeau de la Bursine

Par un beau jour de fin de mai, un tintement de clochettes se fait entendre en provenance du Brassus. C'est le troupeau de la Bursine qui fait la montée. Au bord de la route une grand-maman, avec son petit-fils sur ses genoux, regarde ces bêtes passer, huitante belles vaches bien ensonnaillées qui défilent devant elle avec derrière, suivant le troupeau, un superbe armailli conduisant un non moins superbe taureau. Quand le défilé fut terminé, elle crie à sa voisine qui se trouvait de l'autre côté de la route :

- En vouaique ion que va passa un plus bel été qué mé !

(En voilà un qui va passer un plus bel été que moi !)

La montée aux Petites-Chaumilles

La montée a toujours été la fête des paysans, une fête bien méritée eu égard à tout leur travail de l'année, dur métier. Pas question des huit heures par jour.

Les Petites Chaumilles étaient amodiées depuis longtemps par le Syndicat d'élevage du Brassus. Aussi la montée réunissait-elle tous les paysans du coin. Chaque paysan montait avec ses jeunes bêtes ou déléguait une ou deux personnes pour ce faire. Pour le repas de midi, chacun payait sa part au banquet qui consistait en des beaux plats de charcuterie accompagnés de vin à volonté.

Ce jour-là Sapi avait pris avec lui Paul à Marcelin. Le repas était servi à la grande chambre du chalet où les tables étaient dressées. Connaissant bien Sapi, on était quelques jeunes à se veiller d'être à sa table, pas trop loin de lui. Après avoir joué son morceau d'accordéon, le voilà bien installé avec son copain Paul à Marcelin. Le dîner arrivait à sa fin, mais Sapi, qui se ménageait chez lui au moins trois semaines à l'avance en prévision de ce repas, y allait toujours de bon appétit, les tranches de jambon roulées sous sa main partant d'une seule bouchée.

Tout le monde étant bien rassasié, il en restait encore sur les plats. Alors Paul à Marcelin lui disait :

- Vas-y, Sapi, il te faut profiter, et puis si tu ne peux plus manger, il te faut en mettre un peu dans tes poches pour demain.

Sapi, se retournant d'un air méfiant :

- Hum, il y a tous ces pégans[1] qui me regardent, et puis il faudrait avoir un panier ; crois-tu qu'ils nous en prêteraient un ?

[1] Terme très usité autrefois pour désigner les paysans de plaine. Devenu foncièrement péjoratif et qui ne s'utilise plus guère que par les vieux qui n'ont pas toujours saisi sons changement de sens.

Pour nous, la montée des Petites Chaumilles était toujours une vraie partie de plaisir.

La montée

Au printemps suivant, c'est la montée. Landry, toujours habillé la même chose, passe dans les villages de la Vallée au petit matin avec son petit char et son cheval. Comme il va plus vite que le troupeau, il s'arrête devant la pinte d'un village. Passe par là un notable du lieu qui lui dit :

- Ils sont rude crouilles, vos veaux !

Ils étaient dans le char où le notable avait pu les voir. Alors Landry de rétorquer.

- Ecoutez-voir, Môssieu, ces veaux… ils sont comme vous, ils ont bonne gueule, ils s'en sortiront toujours !

Un peu plus loin, un gamin est au bord de la route. Voyant ces veauxdans le char qui sont de toutes les couleurs, il lui demande :

- De quelle race sont-ils, ces veaux, Monsieur Landry ?
- Et bin, tu vois, c'est des Saint-bernard !

Extraits de : **Histoire d'autrefois**, Editions le Pèlerin, 1991

L'amodiateur

Un de nos paysans, amodiateur de surcroît, cherchait, pour compléter son cheptel pour l'été, encore quelques vaches. Pour ce faire il alla faire un tour dans le Pas d'Enhaut où il pensait bien en trouver quelques-unes. Il s'arrêta par hasard à l'Etivaz où il rencontra des paysans du coin dans un bistrot. Entré en conversation avec eux, il s'informa auprès de ces clients qui lui donnèrent des adresses. Il se rendit alors chez un paysan qui le reçut et lui fit visiter son écurie. Notre homme prit son temps, regarda toutes ces bêtes, tâta par ci, tâta par là, et finit par aviser une belle jeune vache au fond de l'écurie. Alors le Medet (Ormonand) lui dit :

- Oh ! la rouge du fond, pour deux mille je te la détache.

Alors notre amodiateur regarde d'un peu plus près, puis, s'adressant au vendeur :

- Oui, mais elle n'a point de tétine, cette vache-là !

Et l'autre de répliquer :

- Elle n'a peut-être pas tant de tétine, mais alors des bons pieds !

Kazan

Kazan était un vieux garçon qui passait l'été à la montagne chez Henri de la Lande à la Meylan du milieu. Comme chaque année, Henri envoyait un fruitier

deux ou trois jours avant la montée pour mettre en ordre le chalet et relever les pierres des murs qui étaient tombées pendant l'hiver.

Mais voilà que le jour de la montée arrive, tout le troupeau est là, au chalet, mais Henri de la Lande constate que rien n'a été fait, ni au chalet, ni aux murs. Alors il se met à invectiver Kazan :

- Qu'as-tu fait tout ce temps, espèce de fainéant, espèce de tout de sorte et de rien du tout !

Le pauvre Kazan bégaya qu'il avait été mal fichu et qu'il n'avait rien pu faire. Alors Henri de lui répondre :

- Comme ça j'ai décidé ; l'année prochaine, au lieu de monter un fruiter et soixante bêtes, je montrai une vache et soixante fruitiers !

La blouse bleue

Après la descente, en automne, le Vuairon avait l'habitude d'aller faire un tour en France, à Pontarlier, où il profitait de faire ses achats qu'il passait en douce à la douane. Un jour qu'il se trouvait dans le train, il se blaguait de sa bonne affaire, et surtout d'avoir passé sans payer. Et, pour concrétiser ses dires, il ouvrait son paquet contenant une belle blouse bleue comme ne portaient les gens des montagnes et dont il était très fier. Mais notre gaillard, ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'il y avait dans le même wagon un employé des douanes en civil. Celui-ci joua au curieux, se fit montrer la belle blouse, s'enquit du prix de celle-ci et du magasin où il l'avait achetée. Puis, après avoir prit tous ces renseignements, il sortit sa carte de légitimation et pria le Vuairon de passer au poste de douane le plus proche.

Celui-ci n'a jamais dit à combien la belle blouse bleue lui était revenue !

La montée à l'alpage

La montée… c'est le grand jour de l'année pour nos paysans. Mais pour les bêtes aussi. Le chalet… ah ! le chalet… c'est le grand air, c'est la liberté, on y est bien.

Les patrons sont arrivés avant le troupeau afin que tout soit bien prêt, car il s'agit de faire le grand dîner pour tout ce monde. Ils sont montés avec le petit char que tire le cheval docile avec toutes les provisions. La patronne est là aussi avec ses aides qui préparent le dîner et les réjouissances pour tout l'après-midi, avec productions des invités et le vin qui coule à souhait. Chacun y va de sa chanson ou de son petit spitz. Et l'après-midi se passe très gentiment et dans une parfaite allégresse. On dira après :

- Quelle belle journée ce fut.

Mais l'heure passe et les armaillis s'organisent pour la traite du soir. Les invités quittent ces lieux hospitaliers les uns après les autres, plus ou moins guillerets. Il est de coutume que le vin qui reste soit laissé pour les armaillis.

Mais voilà que ça ne fait pas pour longtemps, et un beau jour le bosset se trouve vide. Comme il y a une bonne équipe au chalet, le patron décide de remonter une bonbonne qu'il charge sur le petit char, et hop, au chalet.

Arrivé devant celui-ci, le fromager qui était tout empressé, se précipite, prend la bonbonne et l'emporte au frais à la chambre à lait. Mais en la posant par terre, le fond de la bonbonne se casse et tout ce bon vin est répandu sur le plancher. Le trancheur, qui est au chalet pour sa 52ème campagne, trouve que c'est foutant de perdre bêtement tout ce bon nectar. Aussi se met-il à genoux pour en sucer le plus possible. Mais de la position à genoux, il est bientôt à plat ventre et pour finir il n'est même plus capable de se relever. Ce sont ses compagnons qui, à force d'efforts, finissent par le porter sur son lit où il a tout loisir de cuver dans son vin en disant dans un rêve :

- Je pense bien, mon cher ami, je pense bien !

Le chalet

Nos montagnes, nos chalets, que voilà toute une poésie.

Cette année-là il faisait très chaud et très sec. Comme il n'avait pas plu jusqu'à la fin de juillet, les citernes étaient vides. Il fallut faire monter de l'eau depuis le lac. Le patron avait fait venir deux hommes, trois cheveaux et une bossette de deux mille litres qui ont charrié du matin au soir pendant toute une semaine. Ils sont redescendus le samedi pour aller faire l'abbaye au village. Pendant la nuit du samedi au dimanche, il a fait un orage épouvantable et le matin la citerne débordait. Alors l'humeur du patron, voyant ça…

Avec ses vaches, le patron avait monté un taureau qui était déjà furieux à la montée, et la chaleur aidant, ça n'arrangeait rien. Les bergers devaient faire avec beaucoup de prudence et le taureau ne devait pas être lâché avant sept heures du soir. A sept heures sonnant le berger alla lâcher le taureau et à peine celui-ci dehors, comme il voit deux hommes qui redescendaient du Risoud avec leurs bidons de myrtilles, il leur crie :

- Dépêchez-vous, le taureau est lâché.

Celui-ci, ayant flairé l'affaire, se précipite à leur poursuite. Nos deux gaillards n'eurent que le temps de sauter le mur, le taureau était déjà sur leurs talons.

Mais plus l'été avançait, plus le taureau devenait furieux, à tel point qu'il fallut bien se résoudre à le redescendre en plaine. Mais cet exercice donna lieu à une belle pantomime. Deux hommes le tenaient par la boucle avec un bâton conçu pour ça, le patron suivait par derrière, et hardi, départ pour la gare le plus proche où il devait être enwagonné. Mais, arrivé à vingt mètres du portail, le taureau entreprend de faire demi-tour, un des hommes lâche son bâton, le patron se retrouve derrière le sapin le plus proche et celui qui tenait toujours était placé devant une alternative : ou bien il lâchait à son tour, au risque de se faire terrasser sur place, ou bien il tenait bon, seul qu'il est, avec cette bête furieuse.

Ainsi, après avoir fait un tour en carrousel, il réussit à maîtriser la bête, il reprend le dessus et on peut repartir à la gare.

Hélas, le lendemain, à l’écurie de la ferme où avait été placé ce taureau, celui qui s’en occupait se fit écraser le thorax.